

Portrait de femme n°14. Angélique Rocheteau, Les brins et les liens de Penerf

Photo : Sous Un Autre Angle

(Rediff) Rencontre avec Angélique Rocheteau, osiéricultrice et vannière, installée non loin de la rivière de Penerf à Surzur (56), en plein cœur du Parc Naturel Régional du Golfe du Morbihan. Elle crée sur-mesure et répare des objets en osier, propose des stages de découverte dans son atelier, et anime des actions dans des écoles. Elle nous raconte son parcours personnel et professionnel, dans lequel la notion de transmission est particulièrement importante.

La bonne humeur, l'enthousiasme, la passion de transmettre, mais aussi la détermination. Voilà ce qui caractérise Angélique Rocheteau. Artisane-vannière mais aussi osiéricultrice, elle s'est lancée en 2017, et s'est installée à Surzur, non loin de la rivière de Penerf, dans un territoire à la riche biodiversité. Un tournant dans son parcours professionnel. « J'ai fait des études de gestion. Mon dernier emploi, c'était au service dépannage d'une société de bâtiment à Vannes ! ». Pas grand chose à voir avec la plantation de saules et les créations en osier... Et pourtant, l'agriculture fait partie de la vie d'Angélique depuis longtemps. « Mon grand-père était paysan, je m'amusais toute jeune avec des brins d'herbe en mettant la clôture pour les vaches », se souvient-elle. « Mais quand j'étais étudiante, ce n'était pas un secteur qui était valorisé. Mon parcours scolaire a fait que mon installation a été retardée, mais cela m'a permis au final d'acquiescer de la maturité pour me lancer plus tard ». La toute récente quadragénaire revendique aussi son « amour de la terre et du végétal » pour expliquer sa transition professionnelle vers la vannerie. « C'était en moi je crois,

mais je m'interdisais tout simplement d'y rêver ! ». Alors à côté de son emploi, Angélique se forme, passe des diplômes grâce à la Validation des Acquis de l'Expérience, s'exile temporairement du côté de Nancy pour se former à la vannerie dans la seule école française dédiée. Pas facile quand on est « mariée et maman de trois enfants », souligne-t-elle. Mais elle persévère. Et crée son activité. Aujourd'hui, elle peut vivre de sa passion, même si tout n'a pas été si simple... « Etre vannière, c'est encore connoté. Et puis être une femme, en agriculture, et travailler l'osier, parfois ça fait beaucoup pour certains ! Sur certains comportements ou réflexions, notamment dans les réseaux, on a encore des marges de progression ! », affirme-t-elle.

Si son parcours a été plus long que d'autres, cela lui a été particulièrement utile pour réfléchir à son projet : l'acquisition et l'installation sur des terres agricoles humides, en plein cœur du Parc Naturel Régional du Golfe du Morbihan. Des terrains « qui n'étaient pas même cultivés en agriculture traditionnelle », et sur lesquels elle a pu planter 2500 pieds de saule. « C'est un endroit propice pour la culture de cet arbre, car il n'y a pas besoin d'arroser ici », précise-t-elle. D'autres pieds se développent aussi au camping de la Fontaine du Hallate, à Plougoumelen, où le propriétaire pratique entre autre la phytoextraction, c'est-à-dire l'assainissement des eaux à l'aide de plantes. « L'oseraie, c'est une culture de saule, qui est coupée tous les ans, généralement entre novembre et mars, quand la sève est descendue. C'est à ce moment que le saule devient osier. On sèche ensuite le saule, on le calibre et on le stocke », détaille Angélique.

Dans son atelier en bois, qu'elle a construit l'année dernière, l'osiéricultrice et vannière réalise des créations sur-mesure, et répare des objets en osier que les particuliers peuvent lui apporter. Angélique anime aussi des stages, à destination des adultes et des enfants. Et intervient pour des

actions pédagogiques dans des écoles. Des moments qui sont très importants pour elle. « Transmettre, je crois que c'est ça qui m'anime », souligne-t-elle. Une volonté qu'elle attribue à sa rencontre, alors adolescente, avec Michel Le Corno, directeur du lycée Saint-Paul à Vannes, où elle était élève. « J'étais obligée de travailler en parallèle de mes études, j'étais dans une situation vraiment atypique. Et il a toujours été bienveillant avec moi. Ça a changé ma vie », avoue-t-elle.

La transmission, pour Angélique, c'est aussi faire passer des messages sur l'écologie, notamment aux plus petits. « C'est important aussi d'éduquer les enfants. On n'a pas tous la même chance à la naissance, et reconnecter les enfants à la nature grâce à l'école, c'est super. On a aussi ce travail d'éducateur, en collaboration avec les communes et les équipes enseignantes. On travaille plein de valeurs dans ces ateliers ! ». Mais la vannière ne veut pas pour autant être « donneuse de leçons ». « Le but, c'est de trouver chacun à notre niveau des solutions pérennes. Je sensibilise les gens, par exemple au rotin, qui vient de très loin, pour qu'ils puissent faire des choix ». « Il va falloir se secouer et trouver tous des solutions, mais sans opposer les gens. C'est comme ça que pour moi on arrivera à faire bouger les lignes. », ajoute-t-elle.

A son niveau, Angélique Rocheteau essaie de « faire sa part ». Des panneaux photovoltaïques vont bientôt être installés sur son atelier, afin d'être autonome en électricité. Elle utilise des toilettes sèches. Et fait attention à l'utilisation des ressources et la production de déchets dans le cadre de son activité. « Je suis labellisée « Green Morbihan » », explique-t-elle. « Pour l'obtenir, il faut répondre à 64 critères très précis, notamment sur l'eau et l'électricité ». Une démarche logique, quand on est situé dans une zone à la biodiversité remarquable, et qui permet à Angélique, grâce à son « double-métier », d'atteindre l'équilibre parfait, à savoir le lien avec la terre qu'elle travaille et qu'elle aime tant, mais

aussi le lien avec les autres. De quoi, pourquoi pas, rebaptiser son activité « Les liens et les brins de Penerf » !

Portrait de femme N°15. Maurèen Poignonec, le crayon en action

C'est sur l'île de Groix que nous partons à la rencontre de Maurèen Poignonec, illustratrice jeunesse récemment installée en région rennaise et dont la sensibilité artistique se conjugue avec son engagement de militante pour les causes environnementales et sociales .

Crédit photo : Basile Mesré-Barjon

Originaire du Finistère par son père, la Bretagne a toujours été un endroit lui apportant une respiration, une énergie nourrissant sa pratique du dessin et où elle a choisi de s'établir. Comme tous les enfants, elle a toujours dessiné mais « fait partie de ceux qui n'ont jamais arrêté ! ». Encouragée par ses professeurs, elle a poursuivi un parcours de bac L option arts plastiques puis a intégré les ateliers des Beaux Arts de la ville de Paris et y a choisi des ateliers axés sur le dessin et la narration. Un passage furtif par les Beaux Arts de Versailles et les Arts Déco de Strasbourg lui a confirmé que l'enseignement académique ne lui convenait pas. Maurèen nous confie d'ailleurs qu'elle n'aime pas être contrainte et que le choix de l'illustration jeunesse lui offre cette liberté d'imagination tellement chérie..., elle peut dessiner un éléphant énorme, plus haut qu'une maison , sans que cela soit jugé comme incorrect !

Particulièrement sensible au vivant, très proche du monde de

l'enfance, elle dessine énormément d'animaux et son univers est rempli de sensibilité, de douceur et de petits détails humoristiques qui la caractérisent si bien !

C'est en 2015 qu'une info, donnée par une de ses amies sur la féminisation des poissons dues aux pilules contraceptives, l'a emmenée à une prise de conscience accrue des problématiques environnementales. « Au départ, c'était juste une indignation personnelle... je me suis mise à faire des recherches sur les liens entre nos consommations et les impacts environnements et sociaux... ». Et là, tout s'enchaîne et fait sens pour elle. [Le documentaire « The true cost »](#), qui explique l'impact de la mode à petit prix, a été un choc. Une fois informée, c'était difficile de revenir en arrière... Elle était déjà végétarienne mais a commencé par faire encore plus attention à sa consommation, à ses déchets... des petits gestes qui en ont entraîné d'autres et notamment une envie forte de collectif.

C'est en Bretagne, au Quillio, que Maurèen a participé au rassemblement CollapsHill en 2020 avec des intervenant.e.s comme Laure Noualhat, journaliste environnement, autrice engagée, Vincent Mignerot, essayiste ou encore Anne-Laure Nicolas de l'éco-domaine du Bois du Barde, lieu important en Bretagne pour imaginer une autre façon de vivre plus respectueuse du vivant dans toutes ses dimensions. De retour en région parisienne où elle vit à l'époque, elle participe au camp climat d'Alternatiba Paris. Et elle ressent un énorme coup de coeur pour le mouvement, pour son fonctionnement bienveillant, pour ses luttes sur le terrain mais également pour la possibilité offerte d'imaginer des alternatives désirables à notre mode de vie actuel. Elle participe avec eux à des actions comme celle de l'envahissement du tarmac de l'aéroport Roissy-Charles de Gaulle contre l'extension du terminal T4 ou encore récemment, au blocage de l'AG des actionnaires de Total, en assumant les risques juridiques inhérents aux mouvements de désobéissance civile. Elle nous raconte avec amusement son interpellation par la police sur le

tarmac où elle a suivi très gentiment, évidemment sans violence, le policier pour sa garde à vue. Portée par le collectif, pour

Maurèn, « cela ne fait pas peur de faire quelque chose qui est profondément légitime. Je ne vais rien faire de mal, on fait tout cela pour demain, pour l'avenir de tous et toutes... ». L'engagement militant lui apporte une grande confiance en elle.

Elle a en toute cohérence arrêté de prendre l'avion et a dessiné une petite BD sur Instagram qui s'intitule « Diaboliser l'avion avec délicatesse pour profiter longtemps de notre planète ». Une petite série de dessins pour se questionner, non pas directement sur le climat, mais sur son propre rapport aux voyages, comment elle-même a réussi à le déconstruire et à communiquer dessus sans culpabilisation et avec humour.



Est-ce que j'ai envie de prendre l'avion et faire forcément ressentir HONTE, CULPABILITÉ, PÊNE SUPER MAL ?

On peut arriver naturellement à ça, de questionner avec beaucoup d'humour :

- | | |
|---|--|
| <p>Voyage en train</p> <ul style="list-style-type: none"> • plus rapide • pas de culpabilité sur le fait de polluer • pas de gilet • beaucoup de confort • mais c'est grand | <p>Voyage en avion</p> <ul style="list-style-type: none"> • plus vite • plus confortable • plus cool • mais c'est grand |
|---|--|

Ma conclusion : ce n'est pas de prendre l'avion et faire forcément ressentir HONTE, CULPABILITÉ, PÊNE SUPER MAL. C'est de faire des choix.

Maurèen Poignonec évoque la façon dont ses engagements personnels ont pu rentrer en résonance avec son métier d'illustratrice. Elle en a pris conscience il y a deux ans, en travaillant avec le collectif « La rue est à nous » qui fait partie d'Alternatiba. « Je me suis rendu compte que les univers que je dessinais, n'étaient pas du tout ceux que je côtoyais au quotidien. Je ne dessine pas d'univers pollués... je dessine littéralement et inconsciemment un monde que j'ai envie de voir. Parfois, j'ai dessiné des voitures mais c'était écrit, sinon je n'en dessine pas naturellement ! ». Elle adore participer à des projets où elle sait qu'elle pourra dessiner des forêts avec des arbres énormes, dans lesquels elle pourra s'amuser à y cacher pleins de petits animaux, et quand ses projets éditoriaux incluent des villes, elle y rajoute des arceaux à vélo devant chaque maison et des pistes cyclables dès qu'elle le peut ! C'est très important de montrer à voir autre chose aux enfants, « l'imaginaire est fondamental pour penser, rêver le monde de demain », phrase qu'elle emprunte à Rob Hopkins, initiateur des villes en transition et militant environnementaliste britannique. Pour réaliser un futur désirable, il faut pouvoir se l'imaginer et ce changement de paradigme peut tout à fait passer par la littérature jeunesse et par l'art en général, par la liberté de penser qu'ils nous offrent...

En 2021 est paru un livre qui lui tient particulièrement à coeur. « Dix idées reçues sur le climat ». Myriam Dahman, experte climat à l'AFD (Agence Française de Développement) et également autrice jeunesse, sa collègue Charlotte-Fleur Cristofari, experte en politique climat- énergie et Maurèen ont réalisé ensemble cet ouvrage. Ce n'était pas une commande d'éditeur mais un vrai désir de personnes engagées. C'est Glénat, un des éditeurs de Maurèen, qui a répondu favorablement au projet des trois jeunes femmes. Elles ont voulu un livre pour les 12-25 ans qui traite le sujet du climat en faisant à la fois de la vulgarisation scientifique et en donnant des idées d'actions pour agir. Le livre souhaite

apporter un double message : d'espoir d'abord, car il n'est jamais trop tard pour agir ; et puis de mobilisation : chacun doit faire sa part. Les dix idées reçues choisies ne l'ont pas été au hasard mais s'inspirent des discours qui retardent l'action climatique. Elles ont été présentées dans un papier de recherche de l'Université de Cambridge en 2020. On peut en citer deux en exemple : « 2 degrés, ça ne change rien » ou encore « c'est triste pour les ours polaires mais ça ne change rien à nos vies ».

Les autrices et illustratrice ont particulièrement fait attention au côté émotionnel, l'impact psychologique n'est pas nié sur des sujets pouvant être graves. L'humour des dessins, la bienveillance et les propositions d'actions montrent que, même si l'état d'urgence climatique est là, la solidarité et l'entraide sont présentes et essentielles. Pour Maurèn, le rôle de l'illustration est justement d'emmener de la légèreté et de l'impertinence au livre.



Pour Eco-bretons, Maurèn évoque ce à quoi la notion de transition lui fait penser : « C'est quelque chose que je vois

comme nécessairement collectif...la transition ne se fera que lorsque nous serons nombreux et nombreuses à penser à des alternatives... »

Et on ne peut que conseiller les livres de Maurèn Poignonec pour cela ! Ils sont remplis d'attention au vivant, de drôleries, de luttes contre les stéréotypes, de féminisme etc... Pari réussi, on a envie d'y vivre ! Et qui sait si un jour, elle n'alliera pas ses dessins avec sa plume qui est également fort sensible ?

Nous quittons cette jeune femme, venue à vélo de Paris à Groix (petit passage en train et bateau bien sûr), impressionnés par le talent, la détermination , la cohérence et la douceur de cette illustratrice à suivre sans hésitation !

Pour découvrir le blog de Maurèn :
<https://poignonecmaureen.blogspot.com/>

Chronique de lecteur : » la petite fille jaune tournesol «

JULIETTE ADAM & MAURÉEN POIGNONEC

Jaune Tournesol



PÈRE CASTOR

» la petite fille jaune tournesol » est un livre à double lecture.

L'enfant y découvre un monde coloré, poétique et intense. C'est une ode à la vie, au vivant. Le beau y est omniprésent, et la qualité des dessins amène un rendu féérique.

Pour l'adulte, nul jugement, ni morale, juste un questionnement subtilement distillé au fil des pages au travers de cette enfant débordante de vie face à ces gens

ternis, de leur uniformité écrasante et de leur flamme éteinte.

Le gris est la couleur d'un ciel qui gronde, d'un avant-orage, d'un soleil caché, d'une flopée de nuages ... et de tout plein de choses, mais le gris est aussi transitionnel.

Il ne reste pas, il peut être coloré, comme il peut en tomber de la pluie. Il peut laisser place au beau temps, comme à l'orage.

S'il ne devait me rester qu'un sentiment à la fin de cette lecture, ce serait celui d'une envie de coloriser le monde.

Portrait de femme n°9. Julie Dupuy, vannière tresseuse de Liens

« Lorsque l'on tire un seul fil de la nature, l'on découvre qu'il est attaché au reste du monde ». Ces mots de l'écrivain américain John Muir, une des figures mythiques de la protection de la nature et penseur des relations entre l'espèce humaine et le reste du vivant, résonnent fort avec Boutok, l'atelier vannerie que Julie Dupuy a choisi de nicher sur le port de Concarneau. Dans son atelier-boutique, entourée d'artisans travaillant le bois, Julie nous reçoit avec passion pour nous conter le métier de vannière que cette ancienne chargée de mission dans le domaine des métiers d'arts, a choisi d'exercer avec cohérence, engagement et partage.

C'est par hasard qu'elle a découvert la vannerie lors

d'ateliers de loisirs, attirée par la création, par une activité manuelle et pour se donner un temps à soi. Elle s'y est peu à peu plongée, se perfectionnant au fur et à mesure auprès d'autres vannier.es qui lui ont transmis leur passion, leurs savoir-faire, leurs techniques parfois ancestrales ainsi que la conscience du lien profond existant entre cette activité et le végétal. Myriam Roux qui se définit comme une plasticienne du végétal, l'a particulièrement accompagnée sur ce chemin, l'emmenant sur la technique mais aussi sur la découverte des différentes fibres tel l'osier, la ronce, le chèvrefeuille et bien d'autres... Qu'on soit dans la vannerie dite utilitaire ou celle, dite artistique, les techniques sont en fait les mêmes et Julie aime osciller entre les deux. L'artisanat est pour elle, à la lisière entre l'utilité et l'art, Boutok voulant d'ailleurs dire « panier à tout faire » en breton, elle a à cœur de lui rendre toute sa valeur.

Des « tinies-oseraies » dans une vraie démarche de proximité

L'atelier Boutok s'inscrit dans l'ESS (Economie Sociale et Solidaire) avec le choix d'être dans une SCIC (Société Coopérative d'Intérêt Collectif) pour s'extraire autant que possible du modèle néolibéral dominant. Il est aussi très fortement impliqué dans le tissu local de la région concarnoise, avec toujours cette volonté de tisser des liens profonds entre les personnes et leur environnement naturel. Julie a par exemple participé aux 48H de l'agriculture urbaine avec le fablab Konk Ar Lab. On peut tresser du végétal même sur des friches urbaines, en prenant le temps d'y dénicher des tiges comme du lierre, des graminées... Cela permet de poser un regard différent sur des espaces parfois délaissés et de se les réapproprier. Le choix d'être sur de l'agriculture urbaine se conjugue aussi au travers de sa collaboration avec la brasserie Tri Martolod, qui accueille sur son terrain, une des deux oseraies plantée au cœur de cette zone d'activité commerciale et artisanale. Le but est d'y implanter du

végétal, de restaurer des écosystèmes et la brasserie a en projet également de faire des jardins partagés, des lieux de partage et d'échanges entre les habitant.es de Concarneau. L'autre parcelle de Boutok se situe quant à elle à Kervic sur la commune voisine de Nevez. Ce tiers-lieu en milieu rural accueille notamment l'Atelier Z qui propose des ateliers autour de la low-tech ainsi que de multiples évènements autour de l'écologie, du vivre-ensemble etc. Julie qualifie, en souriant, ses oseraies de «tiny-oseraies », ce qui met en valeur cette notion d'échelle car pour elle, on n'est pas obligé de grossir démesurément quand on crée une activité, ce qui va à l'encontre de bien des discours économiques... Ce sont des enjeux qui s'opposent actuellement, sur l'échelle de taille, sur un territoire donné et respecté... Il y a une vraie démarche de proximité dans son activité.

Cette démarche s'inclut également dans les ateliers qu'elle propose et où elle s'attelle à transmettre sa pratique avec enthousiasme, que ce soit en MJC ou à son atelier, auprès d'adultes ou d'enfants avec toujours en tête une approche d'éducation populaire. Les ateliers de vannerie, tout comme d'autres activités manuelles, sont des lieux où les personnes peuvent lâcher prise, découvrir le lien au vivant (elle nous confie que certaines prennent conscience à ce moment là que l'osier vient d'un arbre), se sentir valorisées en se réappropriant certains gestes, gestes que certaines se souviennent avoir vu plus jeunes auprès de grands-parents ou de voisin.es âgé.es. Cela peut parfois emmener à une forte mobilisation émotionnelle à laquelle Julie est attentive, en posant d'emblée le fait qu'il n'y a pas d'enjeu, pas d'objectifs impératifs de production dans ses ateliers. Elle souhaiterait poursuivre dans cette voie en se formant pour travailler avec des publics en situation de handicap ou d'autres éloignés de la vie culturelle. Affaire à suivre chez Boutok !



Julie Dupuy est également désireuse de travailler avec d'autres artisan.es pour sortir parfois du nécessaire travail solitaire de l'atelier. Avec Véronique Couppa, céramiste de Trégunc, elles sont dans la recherche permanente pour lier la terre et le végétal tout comme ils le sont dans la nature. Les deux matières résonnent et dialoguent ensemble dans leurs créations, et l'une comme l'autre s'entremêlent pour s'accueillir, avec une recherche commune sur le jeu des couleurs, sur les matières tout en solidité et souplesse.

Mais que savons-nous faire de nos mains ?

Quand elle parle de son métier, Julie évoque aussi le fait qu'il permet un engagement du corps, engagement pouvant être parfois exigeant. Un ancien vannier lui a d'ailleurs confié, comme une confidence protectrice, qu'il ne fallait pas tresser plus de trois heures d'affilée afin de ne pas s'user trop précocement ! Pour Eco-Bretons, Julie nous parle de ce que lui évoque la notion de transition écologique. Pour elle, la transition emmène à redéfinir la relation entre les êtres humains et leur environnement, et la vannerie répond à un certain nombre d'enjeux soulevés. La vannerie fait partie du mouvement du slow-design, on est sur le temps du végétal, c'est à dire celui des arbres pour l'osier qu'elle a choisi de tresser, l'osier faisant partie de la famille des saules. Tout simplement, il faut que ça pousse, sur un temps que nous ne maîtrisons pas et il faut l'accepter ! Pour la réalisation des objets, il faut d'abord avoir le végétal, le faire tremper plusieurs semaines car tant que la matière n'est pas assouplie, on ne peut la travailler (sauf à travailler en osier frais). Mais ce temps de fabrique permet également de respecter la matière, de ne pas la maltraiter et de prendre aussi le temps de la réflexion nécessaire à la conception de l'objet. Le slow-design permet aussi d'exprimer une certaine volonté de sortir du temps de la rentabilité à tout prix. Cette lenteur certaine permet également d'appréhender celle de la sobriété, de faire un pas de côté avec l'hyperconsommation de matières et d'énergie. La vannerie produit peu de déchets, au demeurant compostables, elle ne nécessite que peu d'outils, il n'y a besoin que d'un sécateur, d'un couteau, d'un peu d'eau, elle n'utilise pas de machines à énergies fossiles et il n'y a pas d'obsolescence programmée, tout est réparable. C'est toute une économie circulaire qui peut être mise en œuvre, circulaire tout comme la rondeur d'un boutok !

L'autonomie est également présente dans la vannerie, avec la possibilité de fabriquer soi-même ses propres outils de

travail, Julie nous explique qu'autrefois, il n'était pas rare de voir des oseraies plantées au bout des champs afin que les paysan.nes puissent confectionner, par leurs propres moyens, les paniers nécessaires à leur activité. Elle s'interrompt pour évoquer une chanson de Feu! Chatterton, « Un monde nouveau » dont les paroles l'ont touchée : « *Un monde nouveau, on en rêvait tous, mais que savons-nous faire de nos mains... presque rien, presque rien...* ». Avec Boutok, ce presque rien se transforme en beaucoup de choses... des paniers bien sûr mais aussi des nichoirs, des lustres, des panières et tant d'autres...

Une relation réciproque avec le vivant

On ne peut finir cette rencontre sans parler un peu plus des arbres, du végétal. Julie Dupuy a planté 600 arbres l'hiver dernier qui sont certes, des puits de carbone, mais aussi un tissage avec le végétal, une attention donnée au vivant. Le soin apporté au végétal fait sens dans la réciprocité que l'arbre lui apporte en lui offrant la matière première à ses ouvrages de vannerie. L'oseraie est sans traitement chimique et en attendant de pouvoir récolter sa propre matière, Boutok se fournit chez deux vanniers en Bretagne qui travaillent dans la même démarche. La nouvelle de Giono, « L'homme qui plantait des arbres », fait non seulement partie des souvenirs anciens de Julie, mais aussi, maintenant, des messages écologistes, humanistes et politiques qu'elle met dans son activité. Rien d'étonnant donc, que Julie prolonge son engagement au travers de mandats électifs, au niveau de sa commune, de l'agglomération et de la région.



Pour prolonger littérairement la rencontre avec Boutok, les écrits de la conteuse extraordinaire qu'est Robin Wall Kimmerer dans son essai « Tresser les herbes sacrées » peut vous emmener à ressentir comment les humain.es sont appelé.es à une relation réciproque avec le reste du monde vivant. Pour elle, ce n'est que lorsque nous entendrons les langues des autres êtres que nous serons capables de comprendre la générosité de la terre et d'apprendre en retour. L'autrice, scientifique de renom et membre de la nation Potowatomi , évoque poétiquement par ces mots, le lien de son peuple avec l'avoine odorante, graminée que les vanniers récoltent avec respect : « *Par le biais de l'offrande de tabac et des*

remerciements, mon peuple dit à l'avoine odorante : « j'ai besoin de toi ». En se régénérant après récolte, la graminée dit à mon peuple : « j'ai besoin de toi aussi ». Mishkros kenomagwen. Ou la leçon de l'herbe ? Grâce à la réciprocité, le don est renouvelé. Toute prospérité est mutuelle. »

Boutok atelier vannerie, 11 rue du port, 29900 Concarneau – 06 61 52 66 64

Lien internet vers son site : [Boutok – Atelier vannerie Concarneau](#)

Pour tisser plus loin :

*Myriam Roux lien vers son site : [Page accueil – Myriam Roux – Art et nature](#)

* « Tresser les herbes sacrées », Robin Wall Kimmerer chez Le lotus et l'éléphant

* « L'homme qui plantait des arbres », Jean Giono chez Gallimard

* « Un monde nouveau », Feu! Chatterton sur l'album Palais d'argile

* la contemplation de l'œuvre « Transition » de Sophie Prestigiaco et Régis Poisson, dans l'exposition « Métamorphoses » visible jusqu'au 3 octobre 2021 au domaine départemental de La Roche Jagu, Côtes d'Armor.

Portrait de femme n°10. Sur

La route du zéro déchet avec Sabrina Toudic.

Rencontre avec Sabrina Toudic, qui vient de lancer son activité d'animatrice zéro déchet sur le territoire de Morlaix. Après 12 ans dans le secteur du marketing et de la communication, notamment dans des entreprises agro-alimentaires, c'est un virage professionnel pour celle qui avait déjà amorcé le chemin vers un mode de vie plus durable dans son quotidien en famille.

Changer de cap professionnel, ça ne fait pas peur à Sabrina. Maman de deux enfants de 11 et 7 ans, la pétillante jeune femme de 37 ans qui habite à Plouegat-Moysan, s'est lancée depuis quelques mois dans un nouveau défi : devenir animatrice « zéro déchet ». Un véritable virage, pour celle qui a travaillé pendant 12 ans dans le secteur du marketing et de la communication. « J'ai occupé des postes dans des entreprises, notamment dans l'agro-alimentaire », détaille-t-elle. C'est lors de la naissance de ses enfants qu'elle commence à s'interroger sur ses pratiques. « J'ai eu de grosses remises en question sur comment consommer, comment les nourrir, comment les soigner...j'avais envie de leur donner le meilleur, je leur faisais des petits pots maison, et je n'ai pas du tout vu ça comme une contrainte, malgré le fait que je travaillais 39 heures par semaine à l'époque ». Un moment qu'elle définit d'ailleurs comme une « porte d'entrée » pour un cheminement vers un mode de vie plus durable.

« La simplicité de faire soi-même »

Autre déclic pour Sabrina : sa participation au « défi Familles Zéro Déchet », organisé par Morlaix Communauté, en 2019. « Une sacrée révélation, une superbe expérience », se souvient-t-elle. C'est l'occasion pour la finistérienne, même si elle était déjà assez avancée dans la démarche au

quotidien, de découvrir « de vraies belles alternatives, et la simplicité de faire soi-même ». « Ca a changé toute ma vie, ma façon de voir les choses », avoue-t-elle en riant. Vient alors le temps de la réflexion sur son parcours et sa vie professionnelle : a-t-elle encore envie de travailler dans le marketing ? « Le communication m'intéressait toujours, mais le marketing, secteur dans lequel on travaille sur les emballages, non. Quand on est famille Zéro Déchet, ou en tout cas quand on tente d'aller vers ça, ce n'est plus trop raccord ! ». Sabrina s'oriente alors vers des structures plus vertueuses, davantage en cohérence avec ses convictions, pour exercer son métier. Mais cela va être un passage de courte durée. « J'ai finalement dit stop, ça ne me correspondait plus ». Elle va entrer également pendant un an au sein de l'Adess (Association de Développement de l'Economie Sociale et Solidaire) du Pays de Morlaix, pour travailler sur un projet en lien avec la RSE (Responsabilité Sociale et Environnementale) des entreprises. Mais, « La petite envie d'entreprendre qui me trottait dans la tête depuis pas mal de temps est revenue à moi », confie Sabrina, titillée aussi par les rencontres qu'elle fait après les porteurs de projets du territoire. « Je me suis dit qu'il fallait que je me lance, c'était le moment ». Surtout que, après sa participation au défi famille zéro déchet, il était « difficile de faire marche arrière. Ca incite à vouloir aller plus loin, à s'informer encore plus, et à raisonner plus globalement, on essaie d'avoir une logique dans notre façon de consommer ». C'est ce qu'elle applique d'ailleurs chez elle, avec sa famille. Elle a ainsi réussi à entraîner sa tribu dans son sillage. « On diminue aussi nos achats inutiles, on essaie d'éviter d'acheter du neuf. Finalement, c'est du bon sens. Et on fait aussi des économies non négligeables. Je fais par exemple les produits d'entretien et les cosmétiques moi-même ». Et tout le monde s'y est mis. « Même mon mari s'est pris au jeu du fait maison : il fabrique du jus de pommes, du cidre, des bocaux de légumes, de la lessive de cendre ou lierre. Le côté expérimentation lui plaît », s'amuse-t-elle. Après les

tâtonnements inévitables du début, la famille est aujourd'hui bien rodée et a su trouver son organisation.

Partage et transmission

Aujourd'hui, Sabrina s'est pleinement lancée dans sa nouvelle activité professionnelle, suite logique de son cheminement personnel et de sa quête de sens. Elle a suivi une formation autour de « l'animation éco-responsable », mise en place par Laetitia Crnkovic (dont nous avons fait également le portrait, ndlr), la spécialiste trégoroise du zéro déchet. « Moi, ça m'a fait tilt », explique-t-elle, « car le côté animation, dans le sens « partage », transmission m'intéressait ». Mais dans son approche, Sabrina préfère parler de « réduction des déchets », plutôt que de « zéro déchet », synonyme d'un but bien souvent trop difficile à atteindre, et de pression. Si le cœur de son projet reste encore à affiner, elle envisage son métier de façon ludique et autour de la transmission et de la formation, auprès de différents publics, tels que les écoles, les communes, les entreprises. « On parle beaucoup de développement durable ou de Rse, mais la vraie porte d'entrée, ou en tout cas la première préoccupation, c'est surtout la réduction des déchets. C'est concret, c'est palpable ». L'idée pour Sabrina n'est pas d'être une experte ni de transmettre des notions très complexes, parce qu'elle estime qu'« il faut que chacun à son échelle fasse des petits gestes ». Le tout sans contrainte et sans jugement, pas à pas, toujours avec la bienveillance qui la caractérise. Elle se jettera dans le grand bain de l'animation et des premiers ateliers, avec les habitant.e.s et les écolier.ère.s de Plouégat-Moysan, qui auront lieu lors de la Semaine Européenne de Réduction des Déchets, du 20 au 28 novembre.

Pour joindre Sabrina pour des ateliers :

mail : sabfoussard@gmail.com portable : 06.13.94.11.33

Portrait de femme n°8. Louise Robert, l'exploratrice de la transition

Rencontre avec Louise Robert, fondatrice du micro-festival éco-engagé La P'Art Belle, à Sarzeau dans le Morbihan. Elle nous raconte ce qui l'a poussée à créer un événement à taille humaine qui mêle musique et écologie.

C'est au Hub Enerco (voir encadré) à Locminé, dans le centre-Morbihan, que se fait la rencontre avec Louise. Un lieu dans lequel elle a pu travailler sur son projet, à savoir le festival La P'Art'Belle, micro-festival écoresponsable, dont la deuxième édition a eu lieu les 31 juillet et 1er août à Sarzeau. « Un événement durant lequel on sensibilise les publics aux transitions environnementales et sociétales », précise la trentenaire, originaire de la Roche-Bernard. Un festival qui fait sens dans le parcours de Louise, et sur lequel elle travaille depuis trois ans maintenant, toujours en tant que bénévole pour le moment.

Tout démarre lors de ses études, en communication, qui lui permettent d'effectuer des missions dans le même domaine. Elle devient en parallèle bénévole dans des associations, notamment au sein de la radio Plum'Fm. « Après, j'ai commencé à travailler dans des festivals, notamment en tant que responsable éditoriale aux Francofolies de la Rochelle », raconte-t-elle. Par la suite, Louise travaille pour des salles de concerts, et dans d'autres associations, en Seine-Saint-Denis, toujours dans le secteur culturel. En 2016, elle fait le choix de quitter son emploi pour s'investir davantage dans le champ des transitions écologiques et sociétales. Elle

rejoint en même temps le collectif « Des Liens » créé par l'artiste Dominique A, dans l'idée de rendre la culture accessible au plus grand nombre. C'est à la même période que Louise commence à écrire son projet de micro-festival.

Le déclic s'est produit « à force de suivre l'actualité », se souvient-elle. « Mais aussi à force de voir toute la surconsommation sur les gros festivals, à la fois en termes de concerts mais aussi tous les déchets générés sur place, l'énergie utilisée, et la nôtre, car finalement on revient d'un week-end et on est épuisés, même si on a vécu des bons moments. ». Même si elle considère que ce type d'événement est par nature « un bel outil, fédérateur », il est nécessaire « de les repenser, en tout cas les formats actuels ». « J'ai donc réuni tout ça, avec justement un intérêt personnel très fort vis à vis des transitions. Je ne savais pas trop quoi faire à mon niveau. Je me suis dit que j'avais des compétences, est ce que je ne pouvais pas les mettre au service de ces enjeux politiques et sociétaux ? ».

La transition ? « Une sorte d'exploration »

C'est ainsi que Louise a commencé à s'investir « personnellement et professionnellement » en faveur de la transition. Un mot qui évoque pour elle « Une sorte d'exploration, on passe d'un état à un autre, mais en explorant ce qui se fait autour de soi ». C'est aussi pour ça qu'elle a choisi de nommer son projet La P'Art Belle : « En revenant sur le territoire breton, j'ai vu qu'il y avait énormément d'initiatives et d'acteurs qui sont mobilisés à l'année sur ces sujets, qui le font un peu dans l'ombre. J'avais envie de les mettre en lumière. On donne « la part belle » à des acteurs et des actrices qui sont mobilisés en faveur des transitions, et qui nous permettent de nous adapter en fait à ces problématiques auxquelles nous sommes confrontés ». Les femmes ont également toute leur place à prendre dans ce grand mouvement de la transition, selon Louise. « On en voit beaucoup qui se mobilisent sur ce sujet,

je pense que ça évoque beaucoup de choses, notamment parce que certaines sont mamans. L'avenir de leurs enfants est important, elles ont envie d'avoir une action concrète pour permettre de changer un peu le monde dans lequel ils vont évoluer ». « Les femmes ont aussi une sensibilité qui est différente », poursuit-elle. « On a subi pas mal de choses ces dernières années, on a mis du temps à avoir certains droits. Aujourd'hui, avec les mouvements de prise de parole et d'actions, beaucoup de femmes reprennent confiance. J'ai été dans le secteur culturel événementiel, un secteur où il y a beaucoup de sexisme, de discriminations. Et j'en ai été victime aussi. », poursuit la jeune femme qui avoue aussi que son désir de changer de voie professionnelle est lié en partie à cette situation, qui l'a marquée. « Avec La Part Belle, j'ai voulu faire les choses à ma façon, avec un management qui résonnait plus avec qui j'étais, et les valeurs que j'avais envie de défendre ».

On sait très bien qu'il y a des problèmes, des enjeux qui sont déterminants pour les années à venir, mais qu'est ce qu'on fait ? On se met la tête dans les mains? Ou est ce qu'on va de l'avant et on essaie de trouver des solutions ensemble ? Il faut aller dans le sens des transitions environnementales de façon active et non culpabilisante »

Faire ensemble, sur un territoire, donner la part belle à des personnes qui se mobilisent sur les transitions, telles sont les leitmotivs de Louise. « Il faut ramener un peu de joie sur un sujet qui parfois fait peur, ou peut désintéresser certaines personnes qui ne se sentent pas concernées ». Avec son micro-festival, elle souhaite aussi « créer une ambiance de festival différente, un format à taille humaine où les gens peuvent discuter ensemble, voient l'artiste, sur un cadre assez exceptionnel, témoin du patrimoine local ». Un « slow festival », à l'encontre des événements-usines qui poussent comme des champignons, avec de nombreux engagements écologiques et sociaux (jauge réduite, réduction des déchets,

recup', utilisation d'énergie renouvelable, alimentation bio à 80% et locale, travail sur l'accessibilité...) et où l'on prend le temps des rencontres. « Tout ça, ça me passionne », confie Louise en souriant. « Je découvre des projets, des artistes, on met en relation des gens, on expérimente...C'est motivant de rencontrer des acteurs de secteurs complètement différents qu'on arrive à mettre en lien sur un événement ». C'est là que la bretonne trouve son énergie, ainsi que dans l'équipe qui l'entoure, et les cinquante bénévoles qui sont réunis sur le festival. Ce qui l'enthousiasme ? « Découvrir des solutions, se dire qu'il est possible de changer. Et comme je l'ai compris, j'ai envie de le diffuser autour de moi et de le faire dans un cadre qui permet de ramener du beau dans nos sociétés. On sait très bien qu'il y a des problèmes, des enjeux qui sont déterminants pour les années à venir, mais qu'est ce qu'on fait ? On se met la tête dans les mains ? Ou est ce qu'on va de l'avant et on essaie de trouver des solutions ensemble ? Il faut aller dans le sens des transitions environnementales de façon active et non culpabilisante ». Ce qui révolte Louise au contraire, c'est la trop grande division qui règne aujourd'hui dans la population. « On se trompe vraiment de sujet à se mettre les uns contre les autres, et à culpabiliser les gens. Je trouve que ça complexifie encore plus les enjeux auxquels on est et on va être confrontés dans le futur. C'est important de discuter ensemble et d'être tolérant vis à vis de ce que pense l'autre, et de trouver le juste milieu ensemble pour qu'on puisse s'adapter à tout ce qui va se passer ». « Il faut aller vers quelque chose de plus enthousiasmant, et ce n'est pas ce qu'on nous propose aujourd'hui », déplore-t-elle. Et regrette aussi le manque de décision structurelle. « On a vu qu'il était possible de prendre des décisions fortes quand il y a urgence, c'est ce qui s'est passé ces derniers mois. Ce qui m'agace c'est de voir que sur un sujet sur lequel on parle depuis les années 70, il n'y a pas de décisions majeures qui se prennent. Pourquoi ? Concernant la transition écologique, c'est trop lent. Il y a des dates clés qui sont données, 2030, 2050.

Pourquoi on ne va pas plus vite, et plus fort ? ». Un des leviers selon elle ? Le vote. « Il faut se saisir de la politique. Et inviter les jeunes qui se mobilisent pour le climat à voter pour ceux ou celles en qui ils croient pour les années à venir ». L'espoir dans le futur, c'est aussi ce qui anime Louise, qui aimerait voir son projet se développer, créer d'autres actions à l'année, vivre de cette activité, travailler en réseau. Et « contribuer à des rencontres, et pourquoi pas à des actions de territoire, à une solidarité dont on a besoin pour s'adapter face à ces enjeux climatiques, environnementaux, sociaux, sociétaux, économiques...autant de sujets sur lesquels il y a de quoi faire ! ».

Hub Enerco, Kezaco ?

Le Hub Enerco est lieu dédié à l'économie, mis en place par Centre Morbihan Communauté, à Locminé (56). Il propose trois offres distinctes : un espace de coworking, des bureaux à louer, et un incubateur d'entreprises éco-engagées. Un concours a ainsi été lancé en janvier, afin de sélectionner 10 projets qui bénéficieront alors d'un accompagnement pour la création de leur activité.

Plus d'infos sur <https://www.hubenerco.bzh/>

A noter dans vos agendas : La P'Art Belle vous propose une « capsule automnale » le samedi 2 octobre dans le parc du château de Kerlevenan à Sarzeau (56). Au programme :

- **Visite et échanges autour de l'exposition « Terres & Mers nourricières du Morbihan et d'ailleurs » & Initiation à la photographie avec l'équipe de l'association Ar'images (venez avec votre appareil photo!)**
- **Une balade surprise et des jeux pour enfants**
- **Un concert de l'artiste Hugo Barriol (folk) dans la chapelle du domaine**

Portrait de femme n°6. Laëtitia Crnkovic, semeuse de transition joyeuse

Rencontre avec Laëtitia Crnkovic, spécialiste du zéro déchet, installée près de Lannion (22). Elle anime des ateliers, des conférences, et est autrice de livres sur le sujet. Elle nous raconte son parcours et son changement de vie pour un quotidien sous le signe de la transition écologique et de la lutte contre les déchets.

L'enthousiasme, la joie, le positif, ce sont les moteurs de Laëtitia Crnkovic. Installée en Bretagne près de Lannion depuis deux ans et demi, elle est fondatrice de [« Zéro Déchet Trégor »](#), anime des ateliers, des formations autour de l'écoresponsabilité et du zéro déchet, donne des conférences. Et est auteure de deux livres, « Faites l'autopsie de votre poubelle » et « L'éco-Almanach, chaque jour un éco-geste ». Depuis deux ans, elle est « à 350 % dans le zéro déchet ». Le point d'orgue d'un cheminement personnel qui démarre en 2012. A l'époque, Laëtitia est agent de voyage et vit en Suisse. « *Je travaillais plus d'une cinquantaine d'heure par semaine, je gagnais bien ma vie, je vivais à 100 à l'heure* », se souvient-elle. Durant six mois, elle part sac au dos découvrir l'Amérique latine. Elle arrive alors sur une île « *complètement autonome* » au Panama : « *Les habitants faisaient tout avec ce que la nature leur offrait : ils s'habillaient avec ce qui était disponible sur place, ils construisaient leurs maisons, leurs ustensiles, leurs bateaux,*

ils avaient de quoi se nourrir et de quoi se soigner... ». Un premier choc pour la jeune femme : « Je me suis rendue compte que moi, je ne savais rien faire avec mes mains, et que si je me retrouvais à leur place, je serais incapable de survivre ». De retour chez elle, elle reprend sa vie quotidienne là où elle l'avait laissée et fait un burn-out. « La distorsion était trop grande entre ma quête de sens et la vie que j'avais ». Dans le même temps, Laëtitia découvre qu'elle est atteinte d'endométriose. « J'ai alors commencé à prendre un virage à 360 degrés », explique-t-elle. Place alors à « l'écologie profonde » et au « retour au calme », avec la découverte de la méditation, du yoga, des fleurs du Bach, des soins énergétiques... Bref, Laëtitia prend le temps de prendre soin d'elle, commence à suivre des formations en aromathérapie, réfléchit à la manière de se soigner naturellement pour sa maladie. Elle adopte une nourriture plus locale et bio, mange moins de viande. Peu après, elle rencontre les Incroyables Comestibles et les Colibris, et commence à s'investir dans ces mouvements. « Ça a été des moments très forts », confie-t-elle. Devenue maman quelques temps plus tard, elle continue son engagement dans la transition, à la fois « écologique » et « intérieure ». S'en suit de nouveau un voyage, durant 9 mois, dont 6 mois en Asie. L'occasion d'une « grosse claque » au sujet des déchets. « Ils étaient là, dehors, comme si la planète vomissait tout : il y en avait partout dans la rue, dans l'eau, sur les plages, dans les sites classés à l'Unesco... ». Avec « sa paille et sa gourde », Laëtitia n'en mène pas large, se dit que « ça ne va pas suffire ». Mais opère en même temps une « vraie prise de conscience ». « En France, on a tout ce qu'il faut pour faire correctement. Là bas, ils n'ont pas encore les outils, peut-être que ça viendra, mais nous on les a ! ». Elle se fait alors une « promesse intérieure » : celle, une fois rentrée, de se lancer dans une démarche zéro déchet, à la fois pour elle et pour les autres.

Le zéro déchet sans pression ni culpabilisation

Animation d'ateliers ou de conférences, écriture, communication, accompagnement...toutes ces tâches qui font partie intégrante d'un travail d'auto-entrepreneuse dans l'écologie, rythment désormais la vie quotidienne de Laëtitia. Un sacré programme qu'elle mène tambour battant grâce à son énergie et à son « *feu intérieur* » comme elle aime le définir. Une vie sous le signe du zéro déchet, qu'elle essaie d'essaimer auprès du plus grand nombre. Mais sans culpabiliser et sans se mettre de pression. Si elle ne jette plus qu'un sac poubelle de tout venant par an et sort sa poubelle de recyclage deux fois dans l'année, elle invite chacun à aller à son rythme. « *L'idée, c'est d'y aller petit à petit, progressivement. Il faut toujours un temps pour que toute la famille puisse prendre la démarche en mains* ». Tout est une question d'équilibre. « *Il ne faut pas qu'il y ait une pression qui devienne insoutenable, et qu'on se sente frustré.e.s, et qu'on se flagelle. Même si le sujet est sérieux et grave, il faut qu'il y ait du plaisir, un challenge, un côté ludique* ». Loin d'elle l'idée d'une écologie punitive.

Laëtitia admire aussi toutes les créatrices d'épicerie vrac : « C'est très courageux parce que ce sont des projets lourds à porter et qui ont un fort enjeu financier »

Le zéro déchet fait partie chez Laëtitia d'une démarche plus globale qui la mène vers la transition écologique. Pour elle, celle-ci est à la fois « intérieure » et « extérieure ». « *A chaque fois qu'on entame une transition écologique, ça vient perturber plein de choses à l'intérieur de soi, on réfléchit à ce qui est important ou pas. On retourne à des plaisirs plus simples, comme la reconnexion à la nature* ». « *Moi je me suis découverte, j'ai vraiment l'impression que la transition c'est un chemin, un voyage qui va durer toute la vie* », poursuit-elle. D'une démarche plus individuelle, faite avant tout pour sa santé, elle est ensuite entrée en réflexion sur son mode de vie : végétarisme depuis trois ans et demi, zéro déchet,

déplacement à vélo...font maintenant partie de son quotidien. « *Je me découvre au fur et à mesure, je choisis ce qui m'anime et ce que j'ai envie de diffuser* », souligne Laëtitia, qui ne prend plus l'avion et est en réflexion sur la manière de concilier sa passion du voyage et les valeurs écologiques. « *L'année dernière, on est partis à vélo pendant une semaine. Je trouve d'autres moyens de découvrir et de m'émerveiller, tout en impactant le moins possible* », le tout « *sans frustration ou culpabilité, juste en voulant essayer autrement, en changeant ses habitudes* ». Parmi les initiatives qui l'ont inspirées, on peut citer l'éco-centre du Trégor, son lieu coup de coeur, ou encore la Bascule de l'Argoat. Laëtitia admire aussi toutes les créatrices d'épicerie vrac : « *C'est très courageux parce que ce sont des projets lourds à porter et qui ont un fort enjeu financier* ». Ou encore, dans un registre plus connu, Julie Bernier, autrice du « Manuel de l'écologie quotidienne », qui, selon elle, « *ose montrer sa vulnérabilité et sa sensibilité* », et Rob Hopkins, chez qui « *on sent une bienveillance et un optimiste, tout en restant réaliste* ».



La bienveillance est justement une des valeurs que la jeune bretonne voudrait voir davantage mise en avant. « Le manque de tolérance et les jugements très hâtifs sur les gens, ça me révolte », affirme-t-elle. Ce qui l'enthousiasme ? « La vie », dit-elle en riant. « Je marche aux projets, j'aime les nouveaux challenges, sortir de ma zone de confort régulièrement. J'aime essayer de nouvelles choses, ce que me permet mon travail ». Même si, « Cela peut-être inconfortable », reconnaît-elle. « Il faut accepter l'échec. On ose alors beaucoup plus. Tout ne marche pas comme on voudrait, mais on rebondit ». Voir tout cela essaier chez les

autres la ravit aussi. « *C'est agréable de voir tous les gens qui s'éveillent* ». Ses projets de formations et les nouveaux livres qu'elle est en train d'écrire lui permettront sans aucun doute de continuer à semer les graines du zéro déchet et de la transition.